

LE RETOUR IMPOSSIBLE DE MONTE-CHRISTO

Jean-François JFMA Moreau

Ils sont là, tous les deux, devant moi. Ils veulent dix mille euros *in cash*. Je ne les ai pas, pas plus sur moi que sur mon compte en banque. Ils sont inflexibles, pas de cash, pas de solution alterne. Ils m'avaient pourtant prévenu avant même que je ne quitte Paris pour Madrid. Pas de cash, pas d'affaires, une situation bloquée dont je n'ai qu'à entériner les conséquences immédiates. Ce voyage est un échec programmé, totalement à mes frais. Une étape indispensable pour comprendre comment ce que j'appelle l'opération « Tapis de soie » peut aboutir au retour de Monte-Cristo à Montparnasse ou au Château d'If. C'est selon que l'on voit le flacon avant l'ivresse, à demi plein ou vide à moitié.

Mr Gary Goldman, *l'homme en or* – c'est le pseudo *british* orné même d'un distingué *esq.*, de celui qui est mon interlocuteur principal -, est un Noir de la quarantaine avancée. Une face intelligente, un métis chocolat au lait à l'évidence que trahissent sa bouche à l'occidentale et son anglais médiocre mais intelligible dès lors qu'il a quitté son téléphone pour accepter de me rencontrer *in live*. Quelques mots ont suffi pour que le contact s'établisse, au bout de trois brefs coups de téléphone seulement, dont deux sur la boîte vocale d'une femme parlant un sabir inconnu, d'où mes messages laissés en espagnol, le langage que je parle à Madrid maintenant spontanément. Il m'a pris, à 17 heures – il est en retard pour cause d'embouteillage et je l'excuse volontiers - dans le lobby de l'hôtel *Parquesur* de Leganés pour m'emmener immédiatement à *La Isla del Sur*, une bodega andalouse quasi déserte à cent mètres de là dans le centre commercial; nous nous sommes installés à une table du fond. Son corps autrefois athlétique est maintenant enveloppé pour en faire un bloc monolithique à la face postérieure plate car il n'a pas de fesses; nous avons la même taille et probablement le même poids ; il ne m'impressionne pas plus que je ne le menace ; nous ne nous mesurons pas à coup de roulements d'épaule ; j'ai soixante-dix ans, mes cheveux sont blancs, j'ai les épaules puissantes mais mon ventre proéminent trahit des abdominaux étiques; la rencontre est cérébrale et l'échange d'arguments pacifique. Je suis seul, lui est accompagné d'un Espagnol du même âge, censé être son chauffeur et sans doute son garde du corps ; plus petit que nous et rablé comme un torillon avec un cou énorme, il ressemble à un coureur cycliste recyclé dans les combats de boxe. Tous les deux n'ont rien d'antipathique et n'arborent que l'air discrètement ennuyé de ceux qui savent qu'ils ont devant eux un mélange de lard et de cochon encore à décrypter. Ils savent que je parle espagnol, mais aussi que je manque d'entraînement ; le débat ne se déroulera techniquement qu'en anglais avec celui que j'appelle maintenant Eusebio – un fameux joueur de *fútbol*, ce qui les flatte tous les deux ; le chauffeur n'est censé comprendre ni son spanglish ni mon frenglish, ce qui n'est pas démontré sans que cela me dérange. Eusebio, je l'ai vite compris, parle le portugais et son espagnol est approximatif. Il ne nie pas effrontément quand j'évoque l'idée qu'il soit angolais; mozambiquais ou brésilien ? j'en doute ; caboverdien ? pourquoi pas ? un Noir de Macao ou de Goa? je n'y crois pas ; ma connaissance du monde lusitanophone s'arrête là car je ne sais plus où se situe Sao

Tomé. Pour moi, sans nul doute, Eusebio est un Angolais que j'imagine lié au cartel des pétroliers africains, cette catégorie de nouveaux riches avides de façades respectables aux coffres bancaires remplis d'euros quand le dollar s'effondre.

Je suis arrivé à la gare de Chamartín, ce lundi 11 au matin de février 2008, après un long voyage en train de nuit *Ellipsos* de la *Renfe*. Les temps ont bien changé depuis qu'Yves Montand complotait contre le franquisme dans des trains bondés de troisième classe, mais celui-là, en toile de plastique ondulé crème aux cabines closes d'où rien ne filtre et aux couloirs déserts, n'a rien de rassurant ; j'occupe, seul, une cabine *business* à deux places que m'a ouverte un galonné à la Buñuel ; guère plus sécurisante, cette clé d'hôtel à code en carton rectangle troué, pour boucler ma cabine quand je vais au restaurant, vers les 22 heures, pour un dîner de piètre gastronomie malgré l'invite. Pourquoi ce voyage à Madrid ? Rien ne le supposait devoir s'imposer impérieusement en ce début d'année, à un moment où je suis totalement désargenté après un voyage de trois mois autour du monde dont la rentabilité hypothétique n'est qu'une fumeuse spéculation sur mes talents d'écrivain à la recherche d'une inspiration réticente à accoucher d'un manuscrit publiable. Deux fois remis à quinze jours d'intervalle, ce rendez-vous madrilène imposé par une procédure établie à Londres qui m'échappe depuis son début depuis le 15 janvier dernier. Eusebio, qui m'écoute avec une attention détachée, doit comprendre que je suis un homme sérieux, totalement crédible et d'une détermination absolue à voir notre affaire se concrétiser au plus vite. Je suis un professeur de médecine retraité de l'Université, célèbre en son temps dans le monde entier pour son œuvre scientifique, spécialisé dans la radiologie, une branche où les contrats se chiffrent en méga-eurodollars, d'une honnêteté à toute épreuve et au carnet d'adresses encore impressionnant puisqu'il couvre les cinq continents. D'ailleurs inscrit dans le *Who's Who in the World* depuis la fin du siècle dernier, je me présente donc comme un consultant en business international, encore néophyte mais riche en projets de très haute volée, éthiquement sans reproche. J'ai, pour le faire savoir, publié une petite annonce, dans le courant de l'automne 2006, dans la rubrique ad-hoc de l'*International Herald Tribune* discountée du fait de son originalité liée à la seule mention de mon adresse électronique ; annonce regrettamment unique pour cause d'impécuniosité, non sans que Mrs. Vanessa B. qui m'aida à la rédiger, ait insisté sur l'importance de la répétition itérative de ce type de publication pour un effet incitateur à la postérité durable, comme savait le faire l'agence *Belgravia Orchids* de Londres pour offrir les services dispendieux mais ultrachic de ses escort-girls après que madame Claude eut été mise hors course.

Je suis un médecin, donc un homme rompu à l'exercice intangible du secret le plus absolu, même si je ne pratique plus de soins ; personne dans mon entourage n'est dans la confiance des raisons profondes de ce voyage à Madrid, y compris ma femme qui y fut longtemps hostile par principe jusqu'à ce qu'elle comprenne que je devais l'entreprendre, point final ! Elle y est habituée depuis près de cinquante ans que nous sommes mariés pour le meilleur et, trop souvent pour elle, le pire. J'ai dû le remettre une première fois pour cause de soudaine décompensation de la démence de ma belle-mère, une nonagénaire de quatre-vingt-quatorze ans contrainte à une hospitalisation d'urgence

dans un contexte problématique dans lequel j'ai dû faire état de mes antécédents mandarinaux pour briser les résistances sociales dès lors qu'il s'agit de s'occuper des vieux hors de la routine reliant Pâques et la Trinité aux calendes grecques ; l'amour que je porte à cette femme et le respect que mon épouse, par ailleurs son seul soutien légitime, m'inspire suffirent à faire comprendre à mes commanditeurs que, malgré l'urgence de ce voyage, rien ne ferait partir plus tôt qu'une fois ce problème réglé ; pour ces hommes-là, à l'évidence natifs d'un autre monde que nous, Européens, la famille compte autant que les individus, sinon plus : ils s'inclinèrent donc sans insister, quoiqu'ils en eurent tant ils sont pressés de conclure. Ils eurent beaucoup plus de mal à croire à ma seconde défaillance liée à une forte grippe contractée sans nul doute durant ces interminables séjours dans des hôpitaux ; la suspicion leur vint que je cherchais à esquiver mon engagement dans une aventure que j'aurais soudain jugée vaseuse alors qu'elle est, pour eux, définitivement et exclusivement attachée à ma seule personne. Désolé, gentlemen, mais j'étais réellement malade et, pour rien au monde, je n'aurais voulu risquer une complication par imprudence ! J'ai le souvenir encore cuisant de l'otite suppurée qui compliqua, dix ans auparavant, un voyage épique obéré par une grippe contractée juste avant de me rendre aux Bermudes, à Seattle et à Toronto; je découvris, alors que je pesais à l'époque près d'un quintal, que j'étais diabétique de type 2.

- « *So, dis-je à Eusebio qui sourit finement dans la barbe qu'il n'a pas et sirote son whisky-glaçons, you have to understand I'm a used car ! But, during the next few years I'm supposed to live more, I want to catch my goals made of noble projects until now I've been working on unsuccessfully. This is why I'm ready to make that deal with you. I'm in Madrid for that purpose only ! You do accept I'm a trustworthy partner !* »

- « *Yes, indeed ! But where is your money ? Without your money, nothing's feasible !* »

Ça, je l'ai compris. Mais les temps ont changé. J'ai bien sûr vaguement exploré les potentiels d'emprunts amicaux à court terme du côté de mon frère comme de celui d'une amie intime de ma femme à la double nationalité hispano-française. Tous deux pâtissent de la crise boursière internationale qui secoue le monde entier et plus particulièrement la zone euro. « *Du cash ? comme ça, tout de suite ? Non ! ils n'en n'ont pas, me confirme ma femme appelée à cette fin sur nos portables, leurs dividendes ont chuté trop bas !* ». L'affaire de la *Société Générale* induite par ce crétin de Jérôme Kerviel – c'est ma banque ! - n'arrange rien. De toute façon, tout est fait pour qu'il soit devenu difficile de faire transiter du cash d'un pays à l'autre, y compris dans l'espace de Schengen, y compris entre la France et l'Espagne. Je n'ai jamais douté de l'aspect borderline de ma velléité de faire un marché avec cette connexion Eusebio et, à l'évidence, j'entre en eau trouble. Y renoncer, à ce contrat juteux ? Moi, certainement pas ! Mais j'offre cette possibilité s'ils y tiennent, le secret sera bien gardé, qu'ils en soient assurés. Eusebio reste impavide à cette proposition, il reste sur sa position. Non, il ne m'avancera pas l'argent, car il ne veut pas augmenter le nombre d'intermédiaires ! Soit ! mais alors je dois rentrer à Paris ! Il en convient et m'assure que, si je reviens à Madrid avec l'argent, tout sera fait pour que tout soit réglé en un tournemain. Quelques minutes suffirent, que

L'argent j'arrive avec des chèques de voyage ou de bons vieux billets de banque – oui, il comprend que je sois réticent à voyager avec une telle somme en liquide – ou qu'il soit monnayable *en swift* par la *Western Union* - mais un seul individu ne peut faire transiter que trois mille euros à la fois ! qu'à cela ne tienne, lui trouvera deux autres intermédiaires complaisants. Suffiront à quoi, Eusebio ? A débloquer le capital qui m'attend à mon nom pour le mettre sur mon nouveau compte, ouvert à cette fin avec cent euros à la *Caixa Internacional*, une banque portugaise ; non, pas celle que j'ai croisée en sortant du métro à la station *El Carrascal*, une autre où professent des banquiers à leur botte. Tout cela sera fait dans un laps de temps compatible avec un voyage en avion aller et retour et, de préférence, une chambre au *Parquesur*, tout près de leur bureau dont toutefois j'ignore l'adresse ; il peut me conseiller un autre hôtel s'il est trop cher pour moi. Non, ça ira ; il leur faudra dix minutes en voiture pour m'y prendre. Je ne doute pas de ma sécurité à l'aller. Mais qu'arrivera-t-il après leur avoir versé l'argent ? La question n'est pas posée ailleurs que dans ma tête. Restons bien ancrés dans la naïveté pigeonnante.

De retour à ma chambre, la 158, j'examine la fenêtre carrée unique qui donne sur un mur extérieur à moins d'un mètre de distance bordant un étroit corridor borgne; il est végétalisé par quelques très jeunes arbustes sans épines qui ne deviendront grands que guère avant dix ans ! Le niveau du sol est aligné sur l'étage au-dessus du mien. Alors que, dehors, il fait un superbe soleil dans un ciel bleu sans nuage, il faut la lumière électrique pour lire dans la chambre en plein midi, tant le coupe-gorge est sombre. Assassinat et kidnapping sont des éventualités crédibles pour qui connaît l'architecture des lieux, décor digne d'une séquence de *24 heures chrono*. J'en ai entendu parler par ma banquière, mariée à un ingénieur spécialisé dans la sécurité informatique, et j'y ai pensé à temps perdu durant ce jour surréaliste. Est-ce pour cela qu'Eusebio souhaite mon séjour au *Parquesur* ? Je ne lui ai pas posé la question, tant elle paraît prématurée et, en fin de compte, irréaliste durant ce présent voyage. Mes deux lascars sont partis en payant élégamment l'addition de nos trois boissons - j'avais consommé un Perrier et le chauffeur un café - que je leur avais proposé de prendre à mon compte. Ils ont emporté avec eux tasses et verres... dont l'un que j'avais touché portait mes empreintes digitales ! cela m'est revenu bien après quand je suis retourné dîner très tard dans cette bodega, toujours vide de clients et moi, perdu dans mes pensées, machonnant des tranches de jabuco dur et sec arrosé d'un Riojá bien lourd ! Nous étions séparés très bons amis par des poignées de main d'homme. J'ai une main de fer que nul n'a jamais pu broyer. La main d'Eusebio est charnue, souple et dense ; celle de son chauffeur est ferme, musclée, osseuse, franche sans brutalité. Je fantasme sur l'idée que, à l'avenir, nous nous respecterons sur cette base définie par nos mains droites respectives en conclusion de cette petite heure constituante.

J'allais m'endormir quand, soudain, mon smartphone sonne. C'est Charles Bedford qui m'appelle. La ligne est inhabituellement claire et, pour la première fois, je comprends son discours scandé à l'asiatique sans difficulté. Il est furieux de l'échec de mon voyage qu'il vient d'apprendre. Pourquoi suis-je parti sans l'argent liquide ? Pour une raison très simple, mon cher Charles, je voulais savoir à qui j'ai affaire et je voulais que l'on sache que je suis un homme sérieux et déterminé. Un homme sur

qui on peut compter. Maintenant que j'ai perdu et mon temps et mon argent, s'il veut reprendre sa liberté, il n'a qu'à le dire car c'est lui qui a choisi une procédure lointaine contre mon avis, puisqu'il a toujours su que je n'avais pas le moindre kopek à investir dans son projet. Nul doute qu'il n'ait des regrets mais il est lié à moi car il a mis le capital à mon nom et il ne peut revenir en arrière avec un autre lascar. Bien sûr il le regrette in petto, mais l'homme est impulsif et pressé. Par ailleurs ce n'est pas tous les jours qu'on trouve au débotté un *Professor* complaisant. Je monte alors le ton et lui fais comprendre que rien n'est définitivement arrêté. C'est toutefois à lui de trouver une solution s'il veut aboutir rapidement car, moi, je suis bloqué pour un temps indéfini, celui de trouver une bonne âme prêteuse, ni tout à fait innocente, ni tout à fait complice. J'ai bien des idées, mais je les garde pour moi. A lui de se débrouiller et il en convient en maugréant, comme il maugréait quand je lui annonçais mes reports successifs. Je n'ai jamais rencontré Charles Bedford autrement que par courriels et téléphone interposés. L'an dernier, il m'avait proposé d'acquérir un stock d'un million de T-shirts qu'il vendait sur l'internet à un prix défiant toute concurrence. Cette année, comme cadeau de nouvel an, il m'offre tout bonnement de gérer sa fortune, acquise de façon bizarre, disons plutôt, non conventionnelle. C'était avant que n'éclate au grand jour l'affaire de la Société Générale. Charles Bedford m'a tout l'air d'être un trader solitaire, la différence est qu'il semble chanceux, lui, qui n'a pas ruiné sa banque, du moins apparemment puisque j'ai les documents sous les yeux, signés de tous les sceaux de sa Majesté la Reine du Royaume-Uni. Par la vertu des affidés de cette auguste monarque, je suis à la tête d'un capital de 85 millions de livres sterling qu'Eusebio, fort généreux en l'occurrence, a transformé en 170 millions de dollars américains que je dois convertir en euros à Madrid. Tout simplement. Et les placer pour qu'ils fructifient au bénéfice de Charles comme du mien puisque j'ai la libre disposition du tiers de ce capital. Le comte de Monte-Cristo n'est pas mon cousin ! A cette différence près que, sous Charles X, on se moquait éperdument du blanchiment d'argent sale et des milliards du terrorisme alquaïdien. Croix de bois – croix de fer, m'assure Charles, son argent est propre et honnêtement gagné sur la Bourse de Londres, mais regrettablement en livres esterlingues, une devise passée de mode depuis le raid de George Soros.